

Tour de France « Vers une culture des communs »



copyright : Jon Witsell

Nos sociétés sont bouleversées à tout endroit. Plus personne ne peut désormais croire en une crise conjoncturelle. Chacun constate une profonde mutation systémique et structurale que rien ne contrôle réellement. La valeur travail, l'environnement, le fonctionnement de nos économies, le partage des richesses... sont impactés par ces bouleversements. Nos espaces de représentation sont mis en jeu. Face au vide, à l'atomisation, à la violence et à la désaffiliation, c'est, plus largement, notre projet culturel qui est maintenant interrogé. Concernant précisément les pratiques culturelles, on repère, là aussi, des symptômes de la crise : crise des publics (vieillesse, absence de diversité, limites de la prescription, nouvelles temporalités de décision, verticalisation du secteur...), crise de légitimité et de sens, émergence de nouveaux acteurs dont les dynamiques n'ont plus rien en commun avec les politiques culturelles dont on a hérité...

Face à cet état de crises, partout, nombre d'expériences et d'alternatives de changement émergent, ce sont des idées, des utopies ou des façons concrètes d'être au monde différemment. Des acteurs de la société civile, des institutions, des chercheurs, des entrepreneurs s'emparent de ces possibles dépassements. Parmi eux, nombre de lieux de culture essaient d'autres façons de faire lien sur leurs territoires. À côté de leurs missions de production, de diffusion et de médiation, certains s'entraînent à nourrir différemment leur projet en agissant de manière plus transverse, avec d'autres protocoles auprès de leurs publics.

Pour alimenter autrement les débats sur la crise des pratiques et des institutions culturelles, nous proposons de **changer de point de vue** et d'aller explorer, sur les territoires ce qui désormais fait commun. Les secteurs du logiciel libre, du développement durable, de l'économie sociale et solidaire notamment, inventent d'autres modalités, d'autres imaginaires. En soi, ils font politique et forment une culture des communs *, concept que l'on pourrait définir en tant que tel et dont on pourrait s'inspirer pour réfléchir à d'autres cadres, pratiques, référents et protocoles d'actions culturelles.

Programme développé par : et soutenu par :



Contact

Bruno Caillet
bruno@artishoc.com
bruno@la-maison-forte.com

Quand il s'agit d'arracher au seul marché l'organisation de nos imaginaires, de nos espaces de production et de relation, quand il s'agit de mettre en capacité chacun pour dépasser la crise qui vient par une praxis nouvelle, partagée et auto-instituée, qui peut animer ce mouvement de changement ? Nous croyons que, sur les territoires, les lieux de culture ont une place centrale dans ce débat.

Faire savoir et débattre :

Durant 18 mois nous allons animer une plateforme numérique qui repère ces changements, les diagnostique, valorise les porteurs de projets et travaille à en tirer des enseignements.

Comprendre et proposer :

Durant 20 rencontres dans des lieux de culture qui questionnent ces mutations, nous verrons avec les acteurs territoriaux impliqués dans ces changements ce qui pourrait alimenter le projet d'une culture des communs.

Changer :

À l'issue de ce tour de France, nous élaborerons un livre blanc proposant des référents, des méthodes pour accompagner ce changement et pour rappeler que, face à ce qui vient, la réponse sera d'abord culturelle.

* *Communs*

Penser des ressources (espace public, logiciels, semences, connaissances, machines...) gérées collectivement par une communauté selon une forme de gouvernance définie par elle-même.

Les personnes concernées par une ressource sont légitimes pour en déterminer les règles d'accès.

En assurant l'accès équitable et la préservation des ressources, les personnes et les organisations se développent socialement et économiquement.

Une telle approche donne à chacun la possibilité d'être en capacité pour s'inscrire librement dans une pratique de conception, de réflexion, d'action nouvelle et sans médiation obligée.

Cette forme nouvelle de la praxis est auto-instituée.

Sommaire :

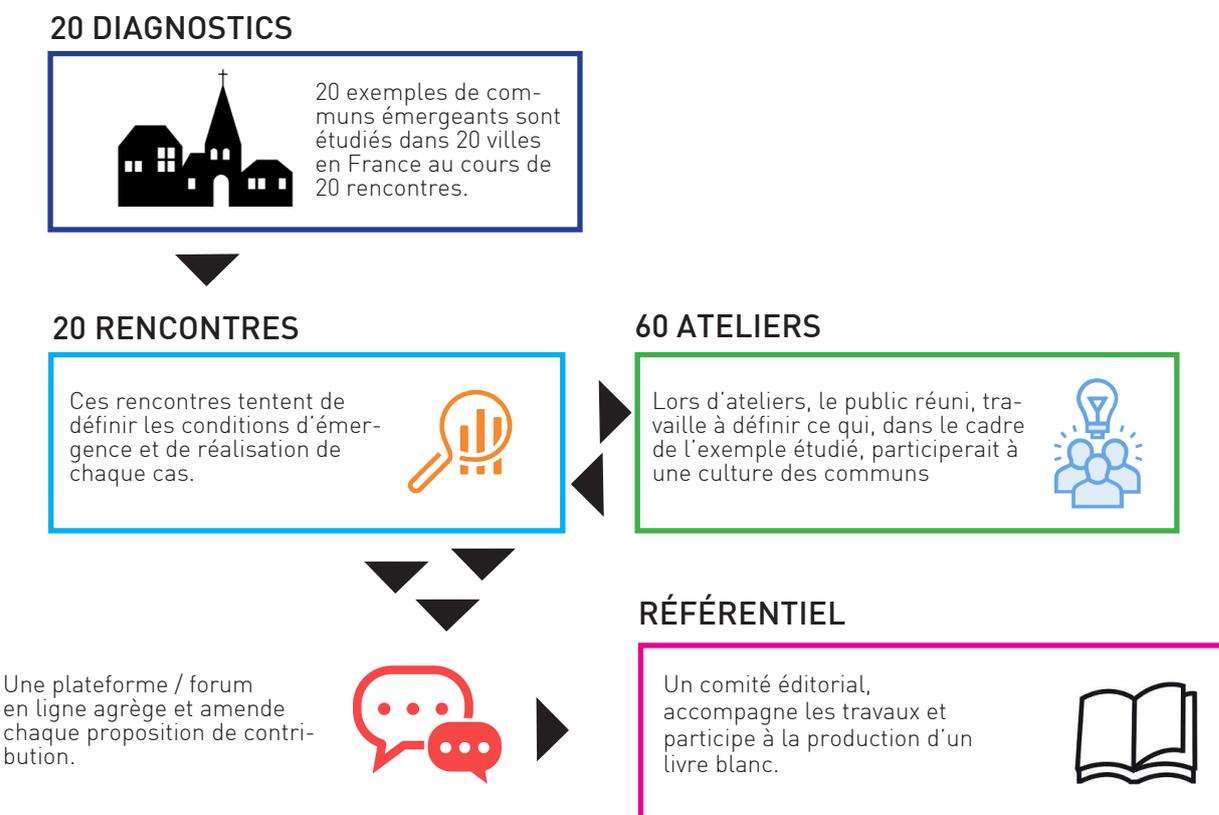
1 - Méthodologie	p 3
2 - Intuition	p 5
3 - Production / organisation	p 9
4 - Note bibliographique	p 10

1 – Méthodologie

Une plateforme internet animera et enrichira durant 18 mois le tour de France et augmentera chaque rencontre.

Le « Tour de France, vers une culture des communs » propose à 20 équipes partenaires :

- un diagnostic in situ de leurs pratiques, de leurs idées nouvelles par une valorisation, mise en partage et enrichissement de leurs idées nouvelles.
- l'organisation d'une rencontre et d'ateliers pour co-produire l'émergence d'une solution de territoire,
- la restitution de leur initiative et de leur démarche dans un livre blanc « des nouvelles cultures des communs » auprès d'un réseau national et européen.
- la mise en perspective de leur contribution dans le cadre de l'animation d'un comité éditorial pour définir les scénarios de changement.



Le travail s'inscrit dans une recherche action, proposant d'associer réflexion, implication, scénario opérationnel du changement.

Les livrables seront :

- Des portraits : de territoires, des contextes repérés, de celles et ceux qui animent la mise en oeuvre de ces alternatives.
- L'analyse des projets du commun que porte chaque équipe - lieu - territoire.
- Un repérage théorique et transverse mis en débat sur un forum participatif.
- Une proposition de méthode et de référentiel dédiée à la compréhension de ces mouvements pour travailler aux conditions de succès pour le déploiement de projets culturels de transition.
- Un livre blanc synthétisant l'ensemble de ces éléments et inspiré de la méthode mise en oeuvre auprès de 156 équipes culturelles pour la réalisation du « Livre blanc de la relation aux publics connecté(s) »¹

¹ <http://artishoc.fr/livreblanc.pdf> (156 lieux culturels participent à des propositions de scénario pour changer leurs relations aux publics « éloignés »).

Dispositif d'une rencontre

Organisation	Temporalité	Commentaires
Un porteur / proposition d'un thème		<p>Sur un territoire donné, un porteur culturel, association, entreprise, propose un thème de changement de modèle en rapport avec son secteur, sa problématique, son territoire. (comment faire lien, programmer et ne pas savoir, donner la parole aux publics, culture et santé, mutualiser ? comment ...)</p> <p>Il prend en charge l'organisation de la rencontre, sa communication pour que des participants nous rejoigne. Il accepte de participer au comité scientifique pour la production de la restitution et du livre blanc associé.</p>
Introduction / Parole aux publics	30'	Sur le thème choisi de la journée, des participants prennent d'abord la parole et énoncent leurs attentes, leurs ressentis, leur questionnement.
Cartographie	60'	Sur ce même thème, un diagnostic-repérage est proposé aux publics, comme contribution au débat et à la restitution.
Parole aux publics	30'	Échanges avec la salle
Culture des communs, premières définitions	60'	La notion de culture des communs est détaillée pour une pleine appropriation par les participants.
PAUSE		
Culture des communs, 5 exemples détaillés	60'	Afin de clarifier la proposition, cinq exemples repérés à l'international sont présentés et détaillés.
World Café	60'	Des hypothèses théoriques, de diagnostics et de méthodologies sont proposées aux participants qui vont les développer aux cours de cinq ateliers sous la forme de scénarios concrets...
Restitution	70'	Chaque scénario fait l'objet d'une restitution; il est mis en débat. Il nourrit la plateforme et alimente le livre blanc.

Ces contributions sont structurées, mises en partage et diffusées sur un forum.

Ces hypothèses et scénarios - à inventer donc - sont du type de ceux présentés à la fin du document http://artishoc.fr/pdf/vers_une_culture_des_communs.pdf

Les porteurs sont invités à amender la version finale de la restitution publiée sous forme de livre blanc.

2 – Intuition

L'incomparable difficulté à faire espace commun, c'est à dire à inventer un espace de représentation collectif respectueux de la diversité et de la complexité d'un monde qui change, interroge les conditions de partage d'un Récit Commun. La question est culturelle : sur quelles bases élaborer et partager ce nouveau récit ?

Les opérateurs en charge des politiques culturelles aussi bien que les citoyens spectateurs sont confrontés à un malaise. Celui de voir disparaître un monde qui, chaque jour semble épuiser leurs convictions et laisser la place à plus de pauvretés et de violences. Celui d'être confrontés aux injonctions de « résoudre la fracture sociale » un jour, et « d'incarner l'idéal républicain », le lendemain. Certains comprennent maintenant que l'institutionnalisation de certaines pratiques a longtemps été perçue comme une forme de domination qui ne tient plus face aux forces nouvelles de production de signes - plus horizontales - et permises par la dématérialisation.

Dans ce monde en mutation, émergent depuis quelques années des alternatives qui se reconnaissent sous le label des communs. On ne parle plus là de « biens » communs (matériels, naturels ou de connaissances) mais de communs simplement. Ces communs reposent sur des schémas de changements économiques, liés au travail, au développement durable, aux nouvelles modalités de productions, d'échanges... Parmi ces hypothèses nouvelles de changement, peu de ces promoteurs travaillent à une réflexion sur une politique des communs, pensée du point de vue culturel. Or c'est sous cet angle que l'on pourrait fédérer ces alternatives pour un récit renouvelé.

Face au malaise et au désespoir, les communs : Pour une réflexion et une action de changement, concrète et partagée

Une ère du désastre qui explique un sentiment croissant d'exclusion

21 avril 2002, le FN est au second tour des présidentielles françaises. Tout doit changer. Treize ans plus tard, le 6 décembre 2015, le même parti truste les élections régionales. 23 juin 2016, Brexit. 08 novembre 2016, Trump président des USA... Face à ces désastres, à chaque fois, la même sidération : « Nous n'avions rien vu venir ».

Pour comprendre ces chocs successifs, toutes les analyses convergent au moins sur deux points : d'une part une démocratie trop peu représentative ou qui fonctionne avec de trop forts taux d'absentéisme – on parle de désaffiliation d'un projet commun – d'autre part le sentiment de ne plus être en capacité d'agir sur son propre destin.

Un changement latent confronté à la production numérique de nos espaces de reconnaissance

La question qui nous occupe, n'est plus celle d'une crise ou des effets d'une crise (chômage, réchauffement climatique...) - qui supposeraient un possible retour à une situation originelle - mais celui d'un changement profond de paradigme. Ce paradigme agit, depuis plus de 60 ans, sur l'organisation de nos espaces sociaux et de représentations, par le traitement mathématique de l'information (définition première de l'informatique) et a atteint son but : atomiser les individus. À une forme de cohésion sociale du vingtième siècle s'est substituée l'interdépendance organisée par des calculs de probabilités qui nous échappent et nous font perdre le sentiment d'être en capacité à agir sur notre environnement. Le commun du territoire, du langage ou de la reconnaissance, laissent place au commun du calcul. Avec la digitalisation du monde, a émergé « le village global » et dans son cortège, la mondialisation, l'ultra-libéralisme, la dérégulation...

Du déterminisme technologique au projet contre culturel

Nombre d'entre nous se sentent donc sidérés par l'émergence d'un environnement radicalement nouveau et incertain dans lequel chacun cherche sa place. Nous sommes, en effet, face à un mouvement culturel de fond. Culturel, oui, car ces événements du désastre sont moins le fruit d'une crise, l'effet de technologies, le triomphe de l'inculture que l'on voudrait voir, que l'émergence d'une anti culture.

Quand Norbert Wiener, Stewart Brand et tous les fondateurs de la cybernétique ainsi que des premiers systèmes d'exploitation informatiques à la base de nos nouveaux imaginaires collectifs, posent les fondements de ce nouvel univers, ils le font contre la culture dominante des années 50. Ces artistes, chercheurs, philosophes, expérimentateurs de frontières nouvelles, travaillent alors contre la culture de la guerre froide, contre les cultures pyramidales et patriarcales, contre le pouvoir militaro industriel et pour une forme nouvelle d'émancipation et d'autonomisation. Déjà, ces mouvements se reconnaissent contre « le système », dans « l'anti establishment », c'est à dire dans la volonté de casser l'ordre social et symbolique dominant.

Alors que dans les années 70 à 90, ces acteurs - qui se pensent « pionniers d'un nouveau monde » - posent les bases de leurs technologies, de leurs réseaux, de leurs économies, de leur philosophie et d'un langage nouveau, nos décideurs continuent eux, à gérer un monde ancien et à distribuer, sur la dette, les derniers dividendes d'une planète à l'agonie.

À partir des années 80, l'appropriation massive et systémique des inventions de ces pionniers a permis la casse effective de l'autorité du maître, de l'élu, du médecin, de l'évangéliste... Leur travail d'autonomisation dans un rêve commun d'émancipation a laissé place à une dynamique d'atomisation dans un système d'aliénation aux marchés. Ce mouvement a fini par dissoudre ce qu'il y a de commun à un groupe d'individus, ce qui le soude, ce que ce groupe apprend, transmet, produit et crée ensemble. Comment en sommes-nous arrivés là ?

La barbarie numérique, moteur d'une nouvelle production de nos espaces de représentation

Sur cette friche d'un monde commun sourd principalement la colère dirigée contre les rentes de pouvoirs et de situations. Rentes, figées depuis trop longtemps. Mais cette colère n'est pas spontanée, elle est alimentée par des forces de fracturations sociales, politiques et économiques. Ces forces sont principalement celles des populistes et des barbares², ce sont les mêmes. Certains entrepreneurs de la « nouvelle économie », se nomment d'ailleurs eux-mêmes ainsi, non sans fierté. Barbares, ils font primer l'intérêt d'un clan au détriment de l'intérêt commun, du « bien public ». Ces mouvements extrémistes, terroristes ou d'un nouveau capitalisme ont en commun de travailler, sur les réseaux, l'accélération et la simplification de la constitution de nos imaginaires pour, en exacerbant les frustrations de chacun, construire leur propre pouvoir. Leur doxa produit l'illusion du commun par un flux de lieux communs. Lieu commun du partage en désinhibant « ce que tout le monde pense tout bas », lieu commun de l'émancipation en laissant croire que chacun peut survivre à la paupérisation sur sa micro entreprise ubérisée, lieu commun de résistance en entrant en guerre contre un occident indéterminé mais dominant depuis trop longtemps.

Par l'usage des réseaux, par l'intervention massive dans l'espace de nos récits communs, ces barbares complexifient ainsi le monde et travaillent simultanément à le simplifier, à le réduire, à créer un leurre de réunification dans la haine de l'autre, du différent et du complexe. Et c'est dans cette énergie virale qu'ils sont les plus forts. Car, si sur les réseaux, ces acteurs sont les plus stratèges (bien sûr, existe nombre d'alternatives fondées sur l'amour, le respect des différences, le partage et la créativité), **la force de ces nouveaux barbares est supérieure à celles des forces résistantes car, quoi que l'on en dise, le pouvoir de ces outils ne dépend pas de ce que l'on en fait, il est intrinsèque au système de traitement mathématique de l'information et se déploie merveilleusement bien dans la peur, dans le troll des réalités et dans la simplification des sentiments.**

². Etymologiquement, les barbares se sont construits hors de l'imperium, hors de l'autorité. Pour Thucydide (historien et homme politique athénien), le barbare existe sur des valeurs locales opposées aux valeurs universelles recherchées par le civilisé.

L'enjeu de ces formes d'interventions : créer la controverse pour focaliser l'attention sur des oppositions réductrices aux dépens des échanges et de l'équilibre habituel de la communauté.

L'accélération, la mise au centre de l'utilisateur et l'organisation des comportements par un traitement opaque de l'information sont au cœur de l'organisation de nos nouvelles dynamiques sociales et de représentation

Trois dynamiques de production de signe expliquent ces phénomènes, participent à ces illusions, à cette usurpation et à cette prise de pouvoir : l'accélération, la production du même et, dans ce chaos, la promesse d'une possible vérité, celle d'un contrôle algorithmique, objectivé et raisonné de l'avenir. Promesse principalement conçue par les industries contemporaines de production du signe et de l'économie de l'attention. Ces trois dynamiques sont les principaux outils que les pionniers du numérique ont posé comme fondation d'une contre culture dès les années 50.

D'un projet contre culturel (façon cybernéticien) à une stratégie du choc

L'enjeu de telles dynamiques : produire une sensation de chaos dans laquelle ces forces nouvelles s'épanouiront contre toute idée de politique, d'organisation sociale ou de culture pré-existante. À l'origine de ce mouvement, la cybernétique qui suppose qu'une organisation n'est dynamique que dans un chaos contrôlé et géré, non plus par une autorité, mais par la production constante de flux d'informations et par l'organisation de schémas d'interdépendances. Ainsi c'est le système qui se régule lui-même. De la cybernétique découleront le behaviorisme (la régulation psychique par un renforcement de l'égo sous l'injection d'informations nouvelles), le génétisme (la conception du métabolisme comme un ensemble d'informations indépendamment configurables) et bien sûr le libéralisme (la raison de la main invisible du marché).

Par la production constante de flux et d'accélération, ces militants d'une société digitale, travaillent – par la dissipation des codes – à briser les liens avec les époques qui précèdent, avec toute possible transmission et avec tout espace préalable de reconnaissance. Disruptif, leur objectif est de produire de la rupture pour, dans le chaos qu'ils génèrent, dans le vide, inscrire leur propre système de reconnaissance et donc, leur futur contre pouvoir. Dans cette impossibilité qui nous est désormais faite de transmettre une culture, la vitesse, le flux et la précipitation du vide ne proposent que la fuite en avant et la spéculation. Fin de l'époque.

La sur-valorisation de l'individu égo-centré

Ce sentiment d'isolement produit par la vitesse est amplifié par la capacité de ces dynamiques à organiser des environnements valorisant l'individu égo-centré. L'espace de production de signes est désormais décentralisé et facilement accessible. Il n'y a plus d'autorité référente, seule créatrice ou programmatrice de récits. Cet espace est désormais explosé et s'y substitue un mirage personnalisé et artificialisé.

Là, chacun peut donc croire en la promesse temporaire de célébrité, c'est à dire en l'illusion de compter enfin. Dans ces systèmes et dans l'illusion d'être acteur, chacun n'est plus que le transmetteur du flux qui légitime le dit système et l'espace de contrôle organisé par l'interdépendance. Dans des espaces conçus pour diffuser le mirage du même, chacun est maintenant rassuré mais atomisé. Être désormais atome dans ce rien, c'est exister dans l'illusion d'un commun superficiel et c'est, en même temps, vivre avec la peur d'en être exclu.

Ces espaces connectés se développent donc sur l'instrumentalisation, sur la frustration, sur la peur et sur la soumission à leurs règles de fonctionnement.

Ces forces de disruption empêchent ainsi de se projeter dans un sublime indéterminé, pour – au prétexte de leur objectivité – ancrer chacun dans un ensemble d'intérêts calculables, elles substituent au désir le mirage de la célébrité et de la satisfaction par la marchandise. Désormais la production d'imaginaire repose sur un ensemble de suites finies et non ambiguës d'opérations permettant de résoudre un problème ou d'obtenir un résultat. C'est cela la promesse.

Ces traitements opaques de l'information – et donc de nos systèmes de représentation – sont construits hors débat, par des tiers extérieurs. Ces tiers sont notamment ceux de la finance internationale désormais gérée à la nanoseconde par le shadow banking, ce sont aussi ceux conçus par les industries nouvelles du signe et de l'économie de l'attention. Celles-ci visent à nous rendre dépendants de leur système relationnel pour le contrôle – et donc l'extinction – de nos énergies de vie – par un ensemble de données et bientôt par le projet transhumaniste, le libéralisme financier. Clairement, « la stratégie du choc », mise au point par l'école de Chicago, et dénoncée par Naomi Klein, est maintenant lisible : produire du désastre pour détruire la personnalité du sujet en lui administrant des chocs divers afin d'obtenir une « page blanche » sur laquelle on pourrait écrire une nouvelle personnalité. Dans cette accélération, seul le marché semble ne souffrir d'aucune cécité, quinze jours après l'élection de Donald Trump aux États Unis, le Dow Jones, représentatif des « méga-capitalisations américaines », a franchi, pour la première fois de son histoire, les 19 000 points, portant à plus de 9 % son gain depuis le début de l'année. Spéculation.

Vitesse, aliénation et désencapacitation se conjuguent désormais pour frapper le cerveau reptilien dans un effet de shoot addictif et sidérant. **En travaillant à un état continu de stupeur émotive dans lequel le sujet, désormais figé, inerte, donne l'impression d'une perte de connaissance, ces forces ne sont plus, en fait, « contre » mais, « anti culturelles » au point où, pour nombre d'individus, les systèmes dans lesquels ils vivent et dont ils souffrent, sont désormais l'espace « naturel » de leur possible évolution. En cassant toute idée du commun et toute possible émancipation, ces forces ne développent pas une contre culture, une culture nouvelle mais elles travaillent à ruiner l'idée même de culture.**

Les moyens d'agir

Si tous, nous nous sentons démunis face aux crises économiques, climatiques, sociales... et plus encore face à leur conjonction systémique, nous avons le moyen d'agir sur nos espaces de représentation et sur un projet culturel politique. Plus que jamais, c'est dans la proximité et sur le terrain culturel que nous trouverons les possibles conditions de nos émancipations.

Face à cette situation, au pessimisme suicidaire de certains, à l'optimisme inconscient des autres, nous opposons le courage. Courage d'une remise en question en travaillant – sans auto-flagellation – sur les conditions de notre participation aux espaces de représentation dominants passés et, parallèlement, en travaillant à la définition d'une culture des communs.

Communs, car c'est bien l'idée de faire ensemble, d'être « en capacité », de se reconnaître dans un mouvement ouvert qui semble aujourd'hui en jeu. Cet espace de la praxis, espace incluant et instituant des communs, ne sera ni une injonction, ni la conséquence d'une parole descendante et sachante, mais un espace renouvelé de débat, de tentatives et de constructions nouvelles que l'on peut mettre en oeuvre maintenant, ensemble.

Bruno Caillet
Designer relationnel
Membre coopérant artishoc
Associé La Maison Forte

3 – Production / Organisation

a) Les opérateurs

Le « Tour de France, vers une culture des communs », est développé par Artishoc et La Maison Forte. Le programme est soutenu par le ministère de la Culture.

Artishoc est une coopérative d'acteurs culturels sur internet qui travaille à fédérer les énergies pour la production d'une réponse effective aux industries de l'attention, pour le développement des publics connectés et leur diversification et pour la défense d'une culture plurielle.

La Maison Forte est un espace culturel en milieu rural dédié aux transitions situé près d'Agen. L'ouverture aux publics est prévue fin 2019. Dans cette attente nous travaillons à la co-construction du programme de développement avec celles et ceux intéressés par notre démarche.

b) Le pré-calendrier

Le programme du « Tour de France, vers une culture des communs » lancé, grâce à un appel à projet le 15 octobre 2017, court jusqu'au mois de septembre 2019. Il espère réunir 20 équipes projets en France.

À ce jour (septembre 2017),

→ trois équipes se sont engagées, nous étudions auprès de sept autres (membres du réseau artishoc, l'éventualité d'un tel projet).

« Créer, c'est accepter de ne pas savoir » / Le Vivat / 20 novembre 2017 / Armentières.

« Produire un récit de territoire » / 05 avril 2018 / Avant Scène / Cognac.

« Faire espace public » / 16 avril 2018 / Théâtre Universitaire / Nantes.

« Réseaux de coproduction territoriale péri -urbain » / 14 juin 2019 / La Maison Forte / Monbalen.

→ sept équipes du réseau artishoc étudient l'accueil d'une rencontre thématique.

c) co-réalisation

Chaque équipe projet est sollicitée pour participer activement à la rencontre (thématique, recherche de publics, communication, organisation et apport en coproduction de 3 100 euros).

Premiers éléments bibliographiques

Diaporama hypothèse « Cultures des communs» http://artishoc.fr/pdf/vers_une_culture_des_communs.pdf

Pierre Dardot et Christian Laval, Commun, essai sur la révolution au XXIème siècle, Éditions La découverte, 2014

Bernard Stiegler, Dans la disruption, comment ne pas devenir fou ?, Les Liens qui Libèrent, mai 2016

Fred Turner, Aux sources de l'utopie numérique, de la contre-culture à la cyberculture, Stewart Brand, un homme d'influence, Caen, C&F Éd., 2012

Evgeny Morozov, Pour tout résoudre, cliquez ici, FYP éditions, 2014

Benjamin Ciorat, Le retour des communs. La crise de l'idéologie propriétaire, Les liens qui libèrent, Paris, 2015.

Naomi Klein, La Stratégie du choc : Montée d'un capitalisme du désastre, Actes Sud, coll. « Babel », 2010

<https://vecam.org/Presentation-de-Valerie-Peugeot>

Contact

Bruno Caillet
bruno@artishoc.com
bruno@la-maison-forte.com